

CHAPITRE V

Les obsèques de Bamya. — Adieux d'Orban à Janssen. — Wa Bui et Souzou M'Pembé.
— Roger et un sujet du Schah de Perse. — Une nuit de nocce à Makolé.



Le jour de leur départ de Bolobo-Station, MM. Johnston et Orban s'arrêtèrent vers le soir à Itimba, petit hameau faisant face à la pointe de Reef, un peu en amont de Tchoumbiri, point où le lit du Congo se resserre et où le fleuve, au lieu de dix kilomètres, n'a plus qu'une largeur de quelques centaines de mètres.

La population d'Itimba, groupée autour d'un cadavre soigneusement enveloppé d'étoffes multicolores, paraissait en proie à une profonde

tristesse et se ne livrait ni aux chants, ni à la danse, ces manifestations ordinaires de la douleur nègre.

Les voyageurs se méprirent un instant sur les sentiments de cette foule attristée. Le défunt, homme considérable sans doute, inspirait pensaient-ils, de si poignants regrets, que ses concitoyens ne pouvaient se livrer sur sa tombe à aucun sentiment de joie; ou mieux, les rites funèbres des naturels de cette localité ne ressemblaient probablement pas aux rites des populations avoisinantes.

Orban voulut avoir la solution de ce problème.

Il s'approcha du chef, vieillard à la face désolée, et lui demanda qu'elle était la cause de la profonde et muette douleur dans laquelle était plongée l'assistance.

« Ah! bon mundelé, sachez que nous ne possédions dans le village qu'un seul fusil, un seul, celui-ci, répondit le chef en désignant de la main la crosse d'un vieux mousquet détachée du canon qui gisait à quelques mètres plus loin sur le sol. C'était mon arme favorite, je l'avais achetée, il y a bien longtemps, à des gens du mpoutou; aujourd'hui, je l'avais chargée de manière à obtenir une forte détonation... elle s'est brisée en blessant mes deux fils... Les blessures sont rien, mais comment célébrer sans mousquet les obsèques de mon vieil ami Bamyà? »

— Ne vous lamentez plus, chef d'Itimba, nous pouvons réparer le désastre. Votre compagnon Bamyà ne sera pas enseveli sans l'éclat de la poudre. »

Orban ordonna aussitôt à ses Zanzibarites de charger leurs winchesters et tira lui-même le premier coup de feu, qui fut suivi d'une salve de mousqueterie régulière et prolongée.

Jamais la dépouille d'un chef ou d'un sous-chef bayanzi n'avait été saluée par des détonations aussi puissantes; jamais non plus les funérailles d'un homme libre ou d'un chef d'Itimba ne donnèrent lieu à une scène plus animée, par les cris, les chants et les danses qui accompagnèrent les obsèques de Bamyà.

Les natifs, désespérés naguère en pensant qu'ils ne pouvaient faire aucun bruit et appeler ainsi l'attention des esprits sur l'âme du défunt, rayonnaient maintenant d'une joie indicible et proclamaient le bonheur de Bamyà volant dans l'espace sur les ailes de la poudre brûlée par un mundelé.

Le délire de l'assistance noire était tel, que l'on eût trouvé certainement bon nombre d'amis et d'esclaves du défunt disposés à s'immoler sur la tombe entr'ouverte pour entreprendre le grand voyage vers l'inconnu, avec accompagnement des beaux et retentissants fusils du mpoutou.

Le vieux chef d'Itimba ne savait en quels termes remercier Orban et son escorte.

« Restez avec nous, bon mundelé, disait-il. Voici ma hutte, elle est à votre disposition; mes épouses vous prépareront le pain de manioc, aussi blanc que les fleurs floconneuses de l'arbre à coton; mes esclaves grimperont au sommet des palmiers pour y remplir de malafou les plus amples calabasses; les poules, les chèvres engraisées dans nos champs de maïs sont votre bien. »

Ce langage était surprenant chez un petit chef nègre perdu au centre de l'Afrique. Orban n'avait pas rencontré, au cours de ses étapes successives de Banana à Bolobo, un mfoum noir aussi sensible, aussi enclin à la reconnaissance que le mfoum d'Itimba.

« Merci, lui dit-il. Nous accepterons pour la nuit votre large hospitalité... Mais puisque vous semblez disposé à m'accorder les plus larges faveurs, veuillez, chef d'Itimba, ordonner au bourreau, qui dresse le billot sur la place de votre village, de cesser ces préparatifs révoltants. Ne laissez pas assassiner des femmes sur la tombe de votre vieil ami! »

En ce moment, en effet, l'épilogue fatal de toutes funérailles d'un notable bayanzi allait dérouler ses ideuses scènes. Deux femmes, une épouse de Bamya et une jeune esclave ayant appartenu au défunt, étaient promenées, couvertes de fleurs et d'oripeaux, sous les yeux de la populace frémissante de plaisir.

« Quoi ! répliqua le chef sur le ton d'une colère soudaine, vous demandez la suppression du sacrifice? Vous voulez que je prive Bamya, parti pour un long et dernier voyage au pays des esprits, de la compagnie de son épouse favorite, et des services de son esclave. Taisez-vous, mundelé? vous avez été bon jusqu'ici pour mon ami perdu, ne blasphémez pas, n'invoquez pas contre moi le courroux légitime de Bamya ! Il aura ses compagnes dans le monde inconnu où il est allé. »

Après cette réponse, le chef d'Itimba laissa brusquement les blancs et traversa la foule pour assister, au premier rang des spectateurs enivrés à l'épouvantable hécatombe humaine.

Les protestations des blancs restèrent sans échos. Les voyageurs tant acclamés tout à l'heure, furent dès lors entièrement négligés, comme ignorés par les gens du village; ils en profitèrent pour visiter les rues désertes, bordées par des cabanes spacieuses, sur le faite desquelles on remarquait des crânes humains attachés à des bambous et se balançant sinistrement au souffle de la brise du soir.

La mort de Bamya, paraît-il, eut des conséquences encore plus désas-

treuses que l'immolation des deux femmes. On portait à vingt-cinq au moins le nombre des victimes sacrifiées par la rancune des prêtres féticheurs, à l'occasion de cette mort attribuée à la malveillance.

Devant d'aussi sanglants trophées, Urban et M. Johnston, qui ne pouvaient continuer leur route interrompue par l'obscurité, résolurent de dresser leurs tentes à plusieurs mètres en aval du village d'Itimba, d'où ils emportaient de si exécrables souvenirs.

L'allège fut doucement pagayée et amarrée dans une crique de la rive droite, havre naturel, situé presque en face de Tchoumbiri et bordé par un rempart végétal piquant et très élevé par des haies d'*Euphorbia Hermentiana*, plante grasse armée d'épines, au suc vénéneux, dont les fibres sont recherchées par les tisserands indigènes.

Le lendemain, Johnston décidait Urban à faire halte vers midi au village de Mbongo, pour y délecter la boisson de canne à sucre fabriquée par les indigènes.

Urban n'eut pas à regretter d'avoir cédé à l'invitation pressante de son compagnon de route. Les natifs de Mbongo firent aux voyageurs une réception enthousiaste; ils donnèrent à M. Johnston une curieuse tortue de rivière, espèce de *trionyx*, pourvue d'une carapace molle et flexible de couleurs diverses.

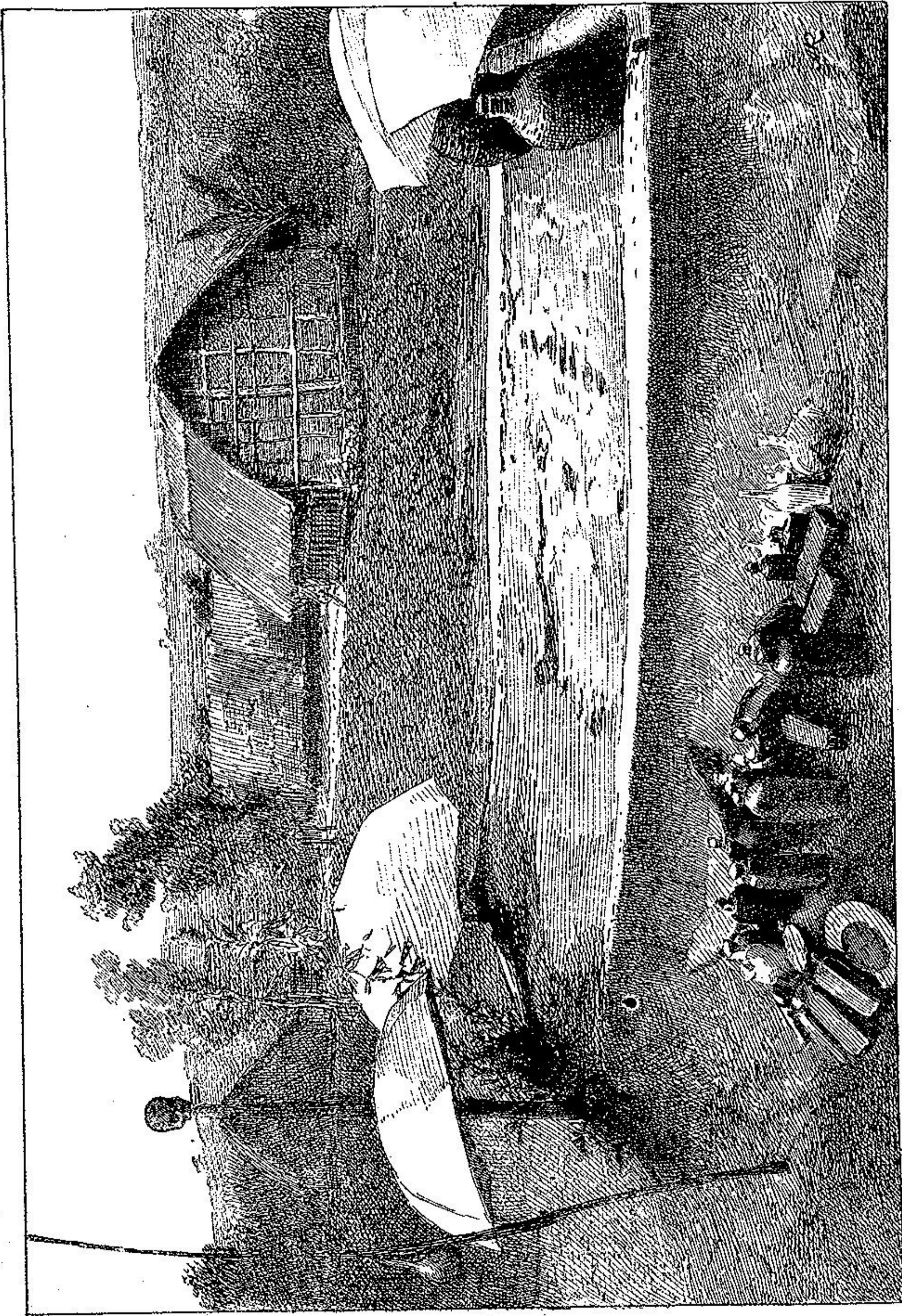
A la nuit, les voyageurs campaient aux abords d'un village bayanzi appelé *Mukemo* ou « petit », en dialecte local. Bien accueillis par le chef de cet endroit, avec qui ils durent néanmoins boire du malafou au même goulot, les blancs ne purent fermer l'œil de la nuit, par suite d'un vacarme dont ils se seraient bien passés.

Une épidémie de coqueluche régnait à Mukemo; tous les enfants en bas âge étaient atteints par le fléau, et toute la nuit ces créatures souffrantes, demi-nues, exposées à l'humidité, laissées en liberté par leurs parents, vinrent tousser, gémir autour des mundelés, pour en obtenir, qui du sucre, qui un bibelot quelconque.

Le 12 mars, Urban et Johnston retrouvaient à Msuata le lieutenant Janssen, qui leur fit les honneurs de la station avec sa générosité et sa franchise de cœur habituelles.

Urban, malgré son vif désir, ne put séjourner auprès de son cher compatriote. L'allège qui l'avait amenée, devait rejoindre sans retard une flottille préparée par Stanley à Léopoldville. L'ex-commandant de Bolobo prit à peine le temps de déjeuner, et fit ses adieux à Janssen et à M. Johnston.

Le jeune officier d'artillerie avait obtenu l'autorisation de rentrer en Europe avant l'expiration de son engagement.



TOMBE D'UN CHEF BAYANZI (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE).

Sa constitution minée par la fièvre, fatiguée par les marches incessantes, les allées et venues entre les stations du bas Congo et la dernière étape jusqu'à Bolobo, réclamait impérieusement ce retour anticipé.

Mais comme tous ceux qui ont goûté les charmes étranges, insaisissables, de la vie aventureuse de l'explorateur en Afrique, Orban affirmait son intention de revenir sur les rives du Congo.

« Ce n'est pas un dernier adieu, disait-il à Janssen, son seul confident intime sur la terre africaine, je vous reverrai l'année prochaine, cher Eugène ; vous serez peut-être à cette époque commandant d'une station nouvelle sur les bords enchanteurs du lac Tanganika. Votre santé robuste et les services incessants rendus par vous à l'Association ne sont-ils pas autant de probabilités en faveur de ma prophétie ? Allons ! au revoir, Janssen, et vous aussi, Monsieur Johnston, car vous prolongerez sans nul doute votre excursion scientifique et artistique dans l'Afrique centrale ! L'allège est démarrée, tout est prêt ; j'ai mes bagages et les colis que vous m'avez confiés pour remettre à votre excellent père. Au revoir, cher Janssen, bonne chance surtout, et à l'année prochaine dans les parages de Karéma ! »

Dix minutes après, l'allège doublait la pointe de terre qui sert de base au village de papa Gobila.

Janssen et Johnston, suivant des yeux le sillage de l'embarcation qui emportait l'officier belge, récapitulaient les qualités aimables et solides d'Orban, aussi valeureux et infatigable pionnier que généreux et bienfaisant ami.

« Puisse mon excellent camarade avoir prédit la vérité ! soupirait Janssen. L'existence est bien pénible pour moi à Msuata ; ici, lorsque je vis seul, les jours s'écoulent et se ressemblent. Mon idéal serait de voyager, de marcher à la découverte, d'aller ainsi que vous, Monsieur Johnston, librement, à droite et à gauche, où le hasard de l'exploration me conduirait, où le paysage tenterait mon crayon. Orban est heureux, il va revoir les siens et se retremper sous le ciel clément de notre Belgique ; puis il reviendra et pourra parcourir d'étape en étape hospitalière cette immense route transcontinentale dont j'aurai, je l'espère, planté de nombreux jalons.

— Vous êtes plus heureux que votre compatriote, mon cher Monsieur Janssen ; vous avez la santé. Le pauvre Orban est épuisé, par l'anémie ; dans son dévouement infatigable à la cause africaine il se fait illusion sur son état. Qui sait s'il verra jamais la réalisation du rêve qu'il formulait tout à l'heure ? » répondit M. Johnston d'une voix prophétique.

Nos lecteurs connaissent déjà le sort fatal que réservait à l'infortuné sous-lieutenant le dernier mois de l'année 1883. Orban, retenu tour à tour

au sanitarium de Boma par la maladie, à Vivi et sur la côte occidentale d'Afrique par des services à rendre encore à l'Association, ne devait jamais revoir ni l'Europe, ni « les bords enchanteurs du lac Tanganika ».

M. Johnston, un instant prophète de mauvais augure, devint bientôt pour Janssen un merveilleux antidote contre l'ennui ou les sombres pensées. Le touriste anglais avait successivement visité le Transwaal, l'Algérie, la Tunisie et presque toute l'Europe.

Comme ceux qui ont beaucoup vu, beaucoup lu et beaucoup retenu, Johnston était à ses heures un conteur intarissable, un aimable compagnon.

En outre, des goûts communs aux deux Européens resserrèrent les liens de la sympathie spontanée qui les unissait. M. Johnston et Janssen étaient l'un et l'autre des naturalistes érudits et partant de passionnés collectionneurs d'insectes, des herboristes infatigables, à qui l'orage, le soleil, la distance à parcourir, importaient peu ou point lorsqu'il s'agissait d'enrichir leurs trésors scientifiques.

« Mon intention est de rester un mois en votre compagnie, si vous le permettez, dit un jour Johnston au commandant de Msuata. Je reconnais chez vous une passion pour l'histoire naturelle analogue à celle qui me domine; nous ne serons pas des concurrents, mais bien des émules combinant leurs efforts pour arracher à cette terre d'Afrique ses plus intimes secrets.

— Bravo! vous êtes mon hôte; je vous installerai ici aussi bien que vous pourriez l'être dans le meilleur hôtel de Londres. Voici votre chambre: rien n'y manque; lit de camp, moustiquaire, pot à eau et le reste; quant aux draps de lit, mon cher monsieur, ils sont à la charge des voyageurs. La nourriture répond au logement: elle est propre, saine, quelquefois abondante, toujours peu variée. Msuata n'offre pas autant d'ennuis naturels que Bolobo; les moustiques n'y pullulent pas, les Banfunu des alentours sont moins importuns et moins à charge en société que les sujets d'Ibaka. Vous vous y trouverez à même d'étudier sans vous déplacer les mœurs des Wabuma, des Bayanzi, des Bateké, car je reçois tour à tour les visites des caravanes de ces tribus.

— Vous oubliez de mentionner l'attraction la plus séduisante qu'offre actuellement ce séjour et la raison qui m'a déterminé à vous demander l'hospitalité: c'est la cordialité et la bonne humeur permanente de son commandant. »

Janssen était en effet un des rares agents de l'Association qui n'avaient pas perdu sous le climat énervant de l'Afrique centrale son caractère.

enjoué et toujours aimable, en dépit des situations les plus précaires, des privations, des souffrances et des contrariétés de toutes sortes.

Comme tant d'autres, il avait été surtout éprouvé par la monotonie exaspérante de la vie d'un blanc chef de station, isolé au milieu de travailleurs noirs, créatures plus rapprochées de la brute que de l'homme civilisé.

La présence de M. Johnston devait pendant un mois assurer une existence variée, remplie d'excursions, d'incidents toujours piquants, parfois désagréables, mais dont les désagréments étaient atténués par l'inaltérable gaieté de Janssen.

« Mon bonheur est *sans nuage*, écrivait Janssen à la date du 15 mars, il ne pleut pas ces jours-ci à Msuata, et M. Johnston et moi nous profitons du beau temps, on ne peut mieux.

« Dès l'aube, à quatre heures et demie du matin, je me lève et je distribue la tâche quotidienne à mes travailleurs noirs; à neuf heures, je m'embarque avec mon compagnon dans une pirogue indigène, nous traversons le fleuve et nous explorons tantôt en aval, tantôt en amont, ici un village, là une forêt, plus loin un cours d'eau. A midi, nous nous arrêtons pour déjeuner au petit bonheur, à *pique-au-hasard* en quelque sorte: le menu se compose le plus habituellement de poules achetées où nous nous trouvons, de bananes, de fruits, de malafou, de pain de manioc, le tout absorbé avec un appétit formidable; quelquefois un rôti d'antilope, une tourterelle, un gibier quelconque d'un excellent manger, dû aux balles de mon winchester, enrichit notre repas sur l'herbe.

« Avant de rentrer à la station, nous campons deçà, delà, dans la savane ou sous l'ombrage; M. Johnston dessine un paysage, je m'égare à droite ou à gauche à la recherche d'une aventure, d'un papillon, d'un insecte ou d'une proie volumineuse.

« A cinq heures du soir, nous rentrons à la station; mon sergent zanzibairite, un loyal serviteur en qui j'ai bien placé toute ma confiance, me rend compte des travaux, j'inspecte le tout, j'examine en un mot si les ordres donnés par moi le matin ont été exécutés.

« Nous dînons ensuite; la variété des plats manque totalement, les vins brillent par leur absence, mais l'appétit qui fait défaut à mon hôte anglais se concentre dans mon estomac. Je crains véritablement d'engraisser quelque ver solitaire, cependant je suis étonné de la façon dont je me porte: toujours de mieux en mieux.

« Dans la soirée, papa Gobila ou quelques-uns de ses notables sujets, nous rendent régulièrement une visite... intéressée. S'ils ne réclament pas de la poudre, du sel, des étoffes, ils exigent toujours un morceau de musi-

que : la boîte fétiche de Souzou M'Pembé contribue dans une large part à la civilisation du district de Msuata.

« Franchement, j'hésite à me prononcer sur les sentiments des natifs. Est-ce à moi, est-ce à mon instrument automatique qu'ils sont le plus attachés? Dans tous les cas, ils continuent à m'aimer un peu, et à me craindre et à me respecter beaucoup.

« Il n'en est pas ainsi de leur part à l'égard de M. Johnston.

« Les indigènes ont une frayeur bleue du dessinateur anglais. Il veut dessiner tout le monde. histoire de faire des études de crâniologie; il choisit de préférence ses sujets parmi les dames.

« Or le bruit court dans les villages environnants que ceux qui se laisseront croquer par *Wa Bui* — (sobriquet qui se traduit en français par *araignée*, donné à M. Johnston, parce qu'il collectionne toutes sortes d'araignées, de mille-pattes, de centipèdes, etc., etc.) — tous ceux, dis-je, qui permettront à l'artiste de reproduire leur tête mourront dans l'année courante. O la superstition!

« C'est le diable, ce *Wa Bui*, disent les uns, d'où sort-il? Il est blanc comme Souzou M'Pembé, mais il a les cheveux et la barbe d'une couleur insolite. Puis les autres blancs ne volent pas les têtes des nègres, pourquoi celui-ci veut-il emporter sur le papier les portraits de nos femmes, de nos sœurs, de nos filles? Évidemment pour nous faire du mal. »

« Aussi M. Johnston est-il le croquemitaine de l'endroit, et j'ai grand'peine à faire supporter sa présence par les natifs. Toutes les jeunes filles s'enfuient à sa vue; les hommes se voilent la face à son approche et regardent entre ses doigts pour voir si *Wa Bui* ne prend pas ses crayons et son papier pour dessiner l'un ou l'autre d'entre eux.

« M. Johnston enrage. Son succès a été tout autre chez les Bayanzi : Ibaka a consenti à poser. Ici Gobila a été et est encore intraitable. Sur mes instances et mes paroles rassurantes, mon noir papa avait consenti un jour à se laisser portraicturer. Mais dès qu'il a vu son nez, ses yeux et ses oreilles retracés au crayon sur l'album, il a poussé des cris d'effroi intraduisibles et ameuté toute la population contre le blanc qu'il appelait voleur.

« En revanche, l'artiste se rattrape sur des modèles plus dociles. Tous les paysages les plus souriants, les plus sauvages, les plus pittoresques ou les plus dénudés des environs sont relevés sur son album; les oiseaux que je tue, les plantes, les insectes les plus rares, sont habilement reproduits par son crayon expérimenté.

« En ce moment, il dessine un magnifique serpent python que mes Zanzibarites ont capturé hier à quelques mètres de l'étable.

« Ah! mes pauvres chèvres, quels terribles assauts elles ont à soutenir! Dans la nuit d'avant-hier une autre panthère est venue leur rendre visite, et elle a emporté un jeune chevreau.

« J'ai donc remplacé le piège de mon invention qui m'avait si bien réussi, et j'attends encore le résultat.

« Lors du passage d'Orban, j'ai échangé la peau de la première panthère prise au piège contre une presse à copier et une cargaison de papier: je serai donc très heureux, pour ma collection, de posséder une seconde panthère.

« Cette nuit, vu la grande chaleur, je ne pouvais fermer l'œil. M. Johnston, ressentant un léger accès de fièvre, s'était couché de fort bonne heure; j'ai veillé près de son lit, tout en prêtant une oreille attentive aux bruits du dehors.

« Le chevreau que j'ai ligoté comme hameçon dans ma machine infernale n'a pas cessé de bêler jusqu'à deux heures du matin. A ce moment, des rugissements féroces ont couvert les bêlements du pauvre animal, toutes les chèvres de l'étable ont poussé des gémissements précipités: j'ai entendu simultanément un cri étouffé et une détonation.

« De mes trois fusils, un seul avait joué; je ne pouvais me risquer dans l'obscurité pour aller voir ce qui se passait, j'écoutais anxieusement: aucun hurlement ne se faisait entendre, seules les chèvres enfermées dans l'étable bêlaient à arracher des larmes à un crocodile.

« Aux premières lueurs du jour, je cours examiner le résultat de mon traquenard.

« Pieux de barrière, chevreau, fusils, tout avait disparu. La panthère avait traîné le tout ensemble jusque dans le champ de manioc.

« Là il ne restait plus du chevreau que les deux pattes de derrière. Je vous fais juge de mon furieux désappointement. Décidément mon invention a besoin de perfectionnements.

« M. Johnston, témoin de mes déboires, rit à gorge que veux-tu, et me dit que la panthère s'est sauvée pour ne pas s'exposer à poser devant son crayon. Papa Gobila, accouru à la station en apprenant l'insuccès de ma machine infernale, ne se fait pas des gorges chaudes, il est au contraire tout penaud, tout attristé, et semble redouter les sortilèges que la panthère déchaînera sur la contrée pour se venger des embûches qu'on lui a tendues. »

Peu de jours après, Janssen donnait dans une nouvelle lettre des renseignements sur l'expédition.

« Stanley, écrit-il, remorque le *Royal* jusqu'à Léopoldville. Selon toute probabilité, notre grand chef remontera bientôt vers le haut Congo. Le steamer qui faisait précédemment le service entre Issanghila et Manyanga est remplacé par des baleinières amenées par Roger.

« J'apprends en même temps le danger qu'a couru ce dernier explorateur chargé de conduire les embarcations susdites de Vivi à Issanghila. Dans ce trajet, une des baleinières fut brisée, et l'un des porteurs se révolta ouvertement contre Roger.

« Le révolté était, paraît-il, un Persan. (Une récente levée d'hommes engagés au service de l'Association se compose de tout ce que l'Orient possède d'éléments humains hétérogènes : Arabes, Persans, Indous, Zanzibarites, Afghans, etc., etc.)

« Le Persan en question se permit de trouver absurde de traîner des bateaux sur des montagnes, alors qu'il existait un cours d'eau au pied des hauteurs; il refusa catégoriquement d'avancer et chercha à détourner les porteurs de leur devoir.

« Roger, furieux contre le mutin, lui enjoignit sévèrement d'obéir; mais, à bout de patience, il leva son bâton contre le répliqueur. Le fougueux sujet du schah de Perse bondit à la gorge de Roger et eût infailliblement étranglé son maître, si les caravaniers n'eussent aussitôt porté secours.

« Roger, délivré, voulut sur-le-champ brûler la cervelle au serviteur rebelle; il se contint néanmoins, et pardonna même au coupable, sur les instances du chef caravanier indigène.

« Enfin, comme nouvelle autre du bas Congo, on m'écrit que Hanssens est parti au secours du capitaine Grant Elliott, attaqué quelque part du côté du Niari (affluent du Kouilou).

« Tous ces détails m'intéressent, mais j'aurais préféré recevoir de Léopoldville les médicaments que j'avais demandés pour soigner mes ulcères.

« Papa Gobila attribue les plaies dont mes jambes sont littéralement couvertes à la vengeance de la panthère; je sais pertinemment qu'elles sont la conséquence des égratignures inévitables, des blessures mordantes que m'octroient généreusement les ronces et les plantes épineuses du chemin, lors de mes excursions avec M. Johnston.

« On me répond flegmatiquement de Léopoldville qu'on n'a pas le temps de chercher ces médicaments enfermés dans des caisses reléguées au fin fond des magasins. Donc, mes ulcères n'ont qu'à se bien tenir! »

Quelle dose de *philosophie*, de stoïcisme dans ces derniers mots ! Combien de voyageurs parcourant le centre africain n'auraient point pris aussi gaiement leur mal en patience, et auraient jeté sur le papier destiné à un ami leurs plus amères récriminations ou leurs plus violentes diatribes !

En l'absence des médicaments demandés, Janssen cautérisa de son mieux ses ulcères et vaqua comme d'habitude, durant tout le mois d'avril, à ses fonctions de commandant de station, sans négliger la distrayante société de son hôte anglais.

M. Johnston avait fini par vaincre la frayeur qu'éprouvaient à sa vue les natifs de Msuata. S'il ne parvint pas à décider Gobila à poser pour son portrait, il eut du moins la bonne fortune de trouver dans le district banfunu un charmant petit village appelé Makolé, du nom de son chef, dont les habitants admirèrent son talent de dessinateur et lui servirent à tour de rôle de modèles patients et dociles.

Les huttes de Makolé s'entassaient les unes sur les autres dans un espace demi-circulaire entouré d'une barrière de verdure, palissade naturelle obtenue en plantant de distance en distance des palmiers dont les gerbes se rejoignant formaient autant d'arches gracieuses, et comme une sorte de cloître végétal d'une architecture fort agréable à la vue.

La cabane du mfoum Makolé, principal « édifice » du village, occupe une superficie considérable au centre même de l'agglomération, et s'ouvre sur une place ombragée par un teck colossal, dôme tutélaire abritant, suivant les heures de la journée, la population locale accroupie et muette au moment de la sieste, ou dansant, chantant et buvant lorsque le soleil est sur son déclin.

Une clémente soirée d'avril réunit sous le feuillage de ce teck Makolé et ses sujets, M. Johnston, Janssen et un peloton d'escorte zanzibarite.

On allait célébrer les épousailles, les noces du fils aîné de Makolé. La population du village était en fête, ou mieux faisait bombance depuis le matin.

Lorsque les blancs arrivèrent, le repas était terminé, mais des pièces à



CRUCHE EN BOIS
(COLLECTION DE M. FLEMING).

conviction gisaient sur le gazon, au pied de l'arbre gigantesque, et attestaient la profusion, sinon la qualité des mets engloutis.

Çà et là roulaient des Calebasses vides, laissées à regret par les buveurs ivres; plus loin de larges plats taillés dans des troncs d'arbre étalaient les vestiges d'une sauce huileuse refroidie; partout des os de poulet, d'antilope, d'hippopotame, dépouillés de leur chair gisaient abandonnés aux chiens de la localité.

Brochant sur le tout, des noirs rassasiés, gorgés de malafou, piétinaient, gambadaient, se bouscullaient, en attendant l'heure des chants et de la danse.

Cette grouillante multitude s'écarta néanmoins avec une crainte respectueuse devant Janssen et Johnston conduits au palais même de Makolé par un notable remplissant habituellement les fonctions d'introducteur des ambassadeurs.

L'entrée des blancs dans la cabane fut saluée par des hourras qui couvrirent le bruit assourdissant des *marimbas*, espèces de lyres grossièrement fabriquées, dont les cordes, pincées par les doigts des nègres, produisaient des vibrations aigres et discordantes.

Tout en regrettant mentalement de n'avoir pas bourré leurs oreilles de coton, les visiteurs européens remercièrent Makolé pour la réception musicale qu'il leur avait ménagée.

Janssen pria ensuite le beau-père de lui présenter les nouveaux époux.

« Impossible de vous satisfaire, en ce moment, mon bon Souzou M'Pembé: les jeunes mariés reposent dans leur cabane; mon fils apprend à ma bru les devoirs que lui impose sa nouvelle position. Mais dans une heure ils reviendront parmi nous, pour se livrer toute la nuit aux réjouissances de la population de mon village.

— Ah! répondit Janssen qui gardait son sérieux, je comprends parfaitement l'absence momentanée du nouvel époux. Aurons-nous le plaisir de voir aussi l'épousée dans une heure? »

Makolé ouvrait la bouche pour répondre, lorsque des clameurs couvrirent sa voix et détournèrent l'attention des auditeurs.

Un brouhaha sans pareil avait lieu dans l'assistance; on se pressait autour d'un indigène qui racontait, d'une voix pleine de colère et d'indignation, un scandale commis au dehors par l'escorte zanzibarite des mundelés.

Un des soldats de Msuata-Station, ayant puisé une dose insolite d'audace au fond d'une bouteille de gin, s'était furtivement glissé dans la cabane des nouveaux époux.

On comprend aisément la fureur du jeune marié. Le Congo, lui aussi, a ses Othellos.

Peu soucieux de s'expliquer verbalement avec un antagoniste ivre de gin, l'époux, obéissant à son premier mouvement de rage, frappa d'un vigoureux coup de couteau le Zanzibarite qui s'enfuit l'épaule ensanglantée, et en poussant des hurlements de douleur.

Les camarades du blessé, irrités par la vue du sang qui s'échappait de la plaie béante, se précipitèrent, criant vengeance, vers la hutte du fils de Makolé, et l'un d'eux déchargea au hasard son winchester sur le mur de la cabane.

Une effroyable mêlée s'ensuivit, ajoutait le narrateur venu en toute hâte pour faire savoir au chef les premières phases de l'événement dont il avait été le témoin indigné et effrayé.

La traduction instantanée de ce récit fit bondir Janssen. Sans écouter les réquisitions ou les pleurnichements de Makolé et des notables, le jeune officier s'élança hors de la hutte et se fraya à coups de poings et de crosse de revolver un passage à travers la foule massée sur la place.

Arrivé près des Zanzibarites pelotonnés autour du nyampara et vociférant sans prendre toutefois l'offensive contre les naturels, pour la plupart littéralement ivres, Janssen interpella rudement ses soldats tremblants, muets de terreur et courbés sous l'œil du maître énergique qu'ils avaient, on s'en souvient, surnommé l'*Aigle*.

« Qu'avez-vous fait, misérables ! clamait l'officier exaspéré. Amenés ici par moi pour me protéger et me défendre, vous m'exposez par votre inconduite à être lacéré par la population légitimement irritée. Vous êtes des infâmes ! Un ivrogne s'est trouvé parmi vous qui a commis une action abominable : il a encouru le châtement qu'il méritait. Au lieu de crier vengeance, vous auriez dû dire qu'Allah lui-même avait guidé le bras qui a frappé le coupable, et accepter sans murmure l'œuvre de la justice divine. Bas les fusils, et que pas un de vous ne bouge sans mon ordre, ou je lui brûle la cervelle ! »

Cette véhémence allocution eut l'effet prévu par Janssen. Allah avait voulu la punition du coupable ; tout bon musulman devait s'incliner devant la volonté du Tout-Puissant. Le blessé reconnut lui-même qu'il n'était pas assez puni.

Makolé, arrivé sur ces entrefaites, fut constitué par Janssen juge suprême du coupable. Le chef consulta les notables du village qui furent unanimes à déclarer qu'il fallait livrer au bourreau le trouble-ménage de l'héritier du pouvoir.

La mort du délinquant pouvait seule, aux yeux des natifs désensorceler la mariée, sur les futurs enfants de laquelle le Zanzibarite avait jeté un mauvais sort.

L'impitoyable verdict prononcé par Makolé eut l'approbation unanime de la population courroucée.

Les natifs improvisèrent aussitôt le billot sur la place du village; et l'un d'eux, grand et robuste, s'offrit pour remplir l'office de bourreau. D'autres, perçant les rangs des Zanzibarites, s'apprêtèrent à ligoter le condamné.

Les soldats de Janssen, stupéfaits du silence glacial de leur commandant, assistaient en apparence impassibles, mais la rage au cœur, aux préparatifs du supplice impatientement attendu par la population.

Les acolytes du bourreau volontaire promenaient déjà, comme un trophée rempli de promesses sanglantes, la victime entièrement nue et étroitement garrottée par des cordages de lianes. Le barbare cortège s'arrêta d'abord devant la hutte des époux outragés, où eurent lieu des pratiques de désensorcellement; puis il se dirigea lentement, au milieu des huées, des chants et des gambades des indigènes vers le palais de Makolé.

Janssen, qui avait maintenu rangé autour de lui son peloton de Zanzibarites, parlait à M. Johnston avec une indifférence apparente; mais les mêmes intentions étaient dans le cœur de chacun d'eux.

« Le supplice réclamé par ces sauvages n'aura pas lieu, disait le lieutenant.

— Assurément non, répliqua Johnston. Mais comment allez-vous faire? les juges et les bourreaux sont en nombre; ils ont des mousquets, des lances et des coutelas. Ils veulent voir couler le sang promis; ils ont hâte d'assister au terrible dénouement.

— S'ils veulent du sang, ils en auront, répliqua brièvement Janssen. Le moment d'agir est venu pour nous; le cortège s'arrête près du billot. Rangez-vous par deux, et suivez-moi en bon ordre; soyez prêts à tout, il faut délivrer à temps le coupable assez puni déjà, ordonna l'officier d'une voix électrisante à son escorte, trop heureuse de lui obéir cette fois.

En un clin d'œil, Janssen, Johnston et les soldats avaient, bousculant bras et jambes, ouvert les rangs serrés des spectateurs ahuris, entouré le billot et désarmé le bourreau près de frapper.

Des hurlements de rage et de déception s'élevèrent de toutes parts. Les sauvages préparaient leurs armes; les files de spectateurs se resserraient; on renvoyait les femmes et les enfants.

Makolé écumant de rage, interpella directement Janssen.

« De quel droit arraches-tu au bourreau sa victime? Ton esclave doit mourir. Mes sujets réclament sa tête.

— Ils ne l'auront pas! répliqua le lieutenant. Je suis le père de mes esclaves, moi! Lorsque la faute de l'un d'eux n'entraîne pas la mort, je défends sa vie envers et contre tous. La tête de ce soldat ne tombera pas sous le coutelas de ton bourreau. Ordonne, tu le peux, tu le dois, un châtiement plus équitable, proportionné à la faute commise, et mon esclave le subira.

— Tu veux donc la guerre, mundelé. Regarde autour de toi, compte mes guerriers, écoute leurs cris, leurs chants de guerre. N'affronte pas ainsi, Souzou M'Pembé, la colère de mes sujets!

— Regarde à ton tour autour de moi, compte mes fusils, lis dans les yeux de mes onze soldats leur bravoure et leurs sentiments de haine et de vengeance contre les tiens? Comprends-tu maintenant que je saurai résister à la multitude trébuchante, ivre, mue par une rage impuissante, qui veut s'opposer à ma volonté? Allons, Makolé, ordonne à tes subordonnés de me livrer passage et d'abandonner à ma justice mon esclave coupable. Évite, en prenant l'offensive, les horreurs d'un combat préjudiciable surtout aux habitants de ton village. Mon fusil et ceux de mes hommes sont autant d'armes foudroyantes, susceptibles en une heure d'envoyer de vie à trépas les neuf dixièmes de tes prétendus guerriers. Si l'on tire sur nous, si l'on frappe sur un des miens, nous livrons au pillage et à l'incendie les cabanes de tes sujets. Si au contraire on nous laisse partir sans combattre, je jure par tous les fétiches de remettre à ton fils et à son épouse les plus riches présents du mpoutou que recèlent ma maison de Msuata, et mon frère Wa Bui te donnera les plus beaux dessins tracés sur le papier par son crayon magique. »

Ce long speech, débité en langue indigène par le mundelé Souzou M'Pembé, fut écouté paisiblement. Certains passages provoquèrent des murmures, de sourdes réclamations, mais la péroraison parut satisfaire les intéressés, et opéra une diversion salutaire dans l'esprit des juges et des bourreaux.

Il ne fut plus question d'exécution à mort, mais du règlement de la quotité de marchandises à livrer au ménage troublé et au mfoum Makolé devenu juge conciliant. Le billot servit de siège à Janssen qui s'égoïlla à combattre les prétentions exagérées des intéressés.

Enfin, après un marchandage prolongé bien avant dans la nuit, le différend fut amiablement réglé; les plus copieuses libations de malafou

rétablirent une harmonie très sonore entre Makolé, ses sujets et les serviteurs des blancs.

L'heure et l'état des hommes d'escorte ne permirent pas à M. Johnston et à Janssen de reprendre immédiatement la route de la station. Ils durent forcément assister à la reprise et à la fin de la fête si dramatiquement interrompue.

Le lendemain, le soleil était déjà haut sur l'horizon, lorsque les blancs, que suivaient péniblement les traînants zanzibarites, éreintés par les fatigues et les excès de la nuit, aperçurent dans le lointain la banderole bleue, étoilée d'or, agitée par la brise sur les bâtiments de la station, ce nid de repos et de bien-être après lequel soupiraient les marcheurs.

Avant d'atteindre ce refuge hospitalier, les blancs devaient subir encore un contretemps désagréable.

Papa Gobila et une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, presque toute la population de Msuata en un mot, barrèrent le chemin aux excursionnistes.

Gobila regardait Janssen et Johnston avec une telle expression d'étonnement, que les blancs éclatèrent de rire, sans respect pour la dignité du gros personnage.

Revenu de sa stupeur, Gobila articula quelques mots, tout en palpant les bras, les épaules et la face de Souzou M'Pembé et de Wa Bui.

« Vous êtes donc vivants tous deux ? C'est extraordinaire ; on affirmait au village que les gens de Makolé vous avaient coupé la tête, parce que vos hommes étaient méchants.

— Vous avez été fort mal renseigné. Voyez, il ne nous manque pas un cheveu sur la tête ; les gens de Makolé nous ont fêtés à outrance ; nous sommes épuisés de fatigue ; nous tombons de sommeil. De grâce, papa Gobila, laissez-nous regagner nos demeures et faites en sorte que vos sujets ne troublent point notre repos aujourd'hui.

Une heure après, les blancs se reposaient sur leurs lits de camp. Mais à trois heures on annonçait à Janssen la mort du Zanzibarite blessé la veille et l'arrivée d'émissaires spéciaux de Makolé réclamant la livraison des objets promis.

Dès que le lieutenant eut constaté le décès de son serviteur, il ordonna la suspension de tout travail.

Ensuite, tout en pestant contre l'empressement de Makolé à réclamer la remise des présents convenus, il compta loyalement les brasses d'étoffes, y joignit les mauvaises ébauches délaissées par M. Johnston, qui composaient le montant de l'indemnité à payer, et remit le tout aux envoyés

en les priant de déguerpir au plus vite, pour n'encourir aucune conséquence désagréable.

Effectivement les Zanzibarites, éprouvés par la mort de leur camarade, avaient grand' peine à faire taire leurs ressentiments contre les gens de Makolé. N'eût été le respect que Janssen inspirait à ses soldats, les ambassadeurs indigènes auraient emporté de la station plus de coups de chicotte que de cadeaux précieux.

Dans la soirée, on procéda, conformément au rite zanzibarite, aux obsèques du défunt. Ce malheureux, échappé la veille à une fin tragique, inaugura en quelque sorte le cimetière de Msuata-Station.

Le champ, désigné par le fondateur du poste pour recevoir les dépouilles mortelles des agents blancs et noirs de l'Association décédés à Msuata, était depuis son installation, qui coïncidait presque avec l'arrivée de Janssen, vierge de tout coup de pioche du fossoyeur. Il occupait sur les bords du fleuve quelques acres d'un terrain rocailleux où de pâles aloès élançaient vers le ciel leurs tiges dégarnies de feuillage.

Le dernier jour de la semaine qui suivit l'enterrement du Zanzibarite, triste épilogue de l'événement dramatique de Makolé, M. Johnston quitta Msuata.

Durant plus d'un mois M. Johnston avait été non seulement le compagnon inséparable du chef de la station, mais aussi le confident des pensées joyeuses ou tristes, des espérances ou des regrets du jeune officier éloigné de tous ceux qu'il chérissait.

La séparation fut pénible pour chacun d'eux. M. Johnston en éprouvait un regret qu'adoucissait l'espoir de revoir bientôt les horizons brumeux de sa patrie. Quant à Janssen, son affliction fut plus vive; avec son hôte anglais disparaissaient les aventureuses excursions scientifiques, les instructives et agréables causeries de la veillée, les encouragements, les conseils du savant, de l'ami, du voyageur expérimenté.

Pour prolonger encore une société dont il appréciait surtout la valeur au moment où elle allait lui manquer, Janssen accompagna durant plusieurs heures le canot qui emportait le touriste.

Un dernier repas pris en commun sur les bords verdoyants de l'île Pururu se termina par le toast des adieux.

« Pourquoi ne dirions-nous pas au revoir ? interrogea Johnston.

— Hélas ! répondit Janssen, vous allez dire que c'est de la superstition, mais j'ai le pressentiment que nous nous voyons pour la dernière fois. Adieu, donc, Monsieur Johnston ; si vous passez devant Anvers, allez, je vous prie, donner aux miens de mes nouvelles. Dites-leur comment

ma robuste constitution triomphe sans cesse des accès périodiques de la fièvre, et combien ma bonne humeur et mon ardeur au travail imposent de défaites aux maladies morales de tout pionnier africain, l'ennui, la nostalgie, le spleen, etc...

— Allons, cher lieutenant, me voici embarqué. Au revoir ! au revoir !

— Adieu ! reprit Janssen en étreignant la main du partant... Adieu ! adieu ! » dit-il encore en agitant le bras dans la direction où la pirogue indigène montée par l'Anglais, voguait rapidement, portée par les lames propices, et pagayée à tour de bras par de vigoureux nautoniers kroomens, serviteurs éprouvés mis à la disposition du voyageur par le commandant de Msuata.

